

**VINCENT CORPET, MARC DESGRANDSCHAMPS, PIERRE MOIGNARD.**

**23 SEPTEMBRE - 22 NOVEMBRE 1987**

Le choix de ces **trois artistes** qui travaillent aujourd'hui en France s'est fait après plusieurs années de visites d'ateliers, d'observations et de réflexions. Il s'agissait de découvrir une ou plusieurs tendances fortes que l'on supposait devoir exister. L'intérêt pour la peinture réapparu depuis quelques années n'avait suscité, parmi les jeunes artistes, que des positions encore vagues, alors qu'elle semblait être du domaine où pouvait se produire le plus radicalement une rupture avec les conceptions devenues traditionnelles sur l'art contemporain, rupture qui serait l'occasion de nouvelles définitions et de plus de liberté.

Les oeuvres de **Vincent Corpet, Marc Desgrandchamps** et de **Pierre Moignard** ne s'apparentent à aucune des tendances contemporaines connues. Il s'agit de peintres qui ne se servent pas de citation, n'imitent aucun processus critique, se moquent de la mise en abîme, ne s'attardent pas sur la définition d'un sujet inconnu, n'ont que faire des conceptions économiques ou sociales, ni enfin ne croient à la disparition de la peinture. Néanmoins, ils sont certains que la **peinture** est d'abord un **moyen privilégié de création** et le **mode figuratif** une **nécessité** pour parvenir à la représentation la plus satisfaisante de ce qui reste le sujet fondamental de l'art.

Indépendamment des qualités propres à ces oeuvres **cette exposition a une motivation théorique**. Elle tend à définir ce que peut être aujourd'hui la fonction essentielle d'une peinture qui refuserait vigoureusement de n'être qu'une critique d'elle-même (comme le veulent les définitions de l'art moderniste) mais sans renoncer à habiter le domaine de la recherche, de l'invention, comme de la pensée visuelle la plus aigüe. Le tout premier préalable à cette exposition étant évidemment que la peinture n'est pas un mode dépassé de création artistique. Le second, que sous-entend le premier, a pour qualité d'être inépuisé, et probablement aussi inépuisable que le langage. Enfin et ce sera le point le plus contesté, qu'il ne peut y avoir d'oeuvre moderne sans un regard vers la tradition, c'est à dire sans référence aux oeuvres du passé. Ces trois artistes s'opposent pourtant à toute idée de retour à la peinture ou au métier comme une fin en soi.

Responsable  
du service de presse  
et d'information :  
Catherine Lantier,  
nov. 46 68

Alta Bee de presse :  
Suzanne Zaslav,  
nov. 46 68

Centre Georges  
Pompidou  
1, rue des Saussaies  
75008 Paris Cedex 04  
T. 47 37 32 33

**MARIE-FRANCOISE POUTAYS, FRANCOIS PERRODIN, MICHEL VERJUX.**

**23 SEPTEMBRE - 22 NOVEMBRE 1987**

Ces artistes partagent une position commune au sein de leur génération : nés en 1956, élèves des Ecoles des Beaux-Arts dans le contexte des années 70, ils affirment leur production au début des années 80 au moment même du retour à la figuration. **Tous trois ont optés pour un art distancié, mettant en cause l'espace** comme déterminant de l'oeuvre, de sa présentation, de sa perception, **le regard** comme axe de constitution des "images", **l'oeuvre** comme outil de connaissance. Cette communauté d'intérêt et la singularité de leurs approches expliquent le choix de ces **trois expositions monographiques.**

**Marie-Françoise Poutays :**

A partir d'une pratique de simplification du dessin, Marie-Françoise Poutays opère dès 1980 différentes transpositions à la sculpture au moyen de la corde armée : graphisme de couleur pure apposée au mur, objets spiralés en 3 dimensions, ovales mobiles s'apparentant aux sculptures de Calder. Vers 1983, elle élabore de grands portiques à la fois posés au sol et suspendus. Ligne et sculpture, la corde matérialise "l'image mentale" qui condense les relations fondamentales à l'espace. Dispositif pour percevoir le vide, ces sculptures planes veulent dresser l'inventaire d'une poétique calligraphique à l'échelle du corps.

**François Perrodin:**

Après des peintures et travaux sur papier utilisant les trois couleurs primaires selon des schémas géométriques, François Perrodin choisit de se limiter au gris. Les "peintures à bâtonnets" dont la surface est régulièrement recouverte d'éléments identiques, les "tondi" peinture à glacis de format circulaire, les dyptiques monochromes ont préparé la forme actuelle de son travail de réduction et de compréhension de l'oeuvre-objet : cadre et fond, valeurs du gris, formats orthogonaux, verre introduisant l'image réfléchie et fragmentée du lieu, du visiteur. Chaque pièce est composée de plusieurs éléments répartis sur une grille topologique définissant un rapport spécifique aux dimensions du mur.

**Michel Verjux:**

A l'origine, un appareil de projection enclenché sur une "vue" fixe, blanche, reconstruit à partir du sol la pyramide visuelle qui de l'oeil à l'objet désigne l'espace du regard. Sur ce parcours, des fils à plomb, des tables dressées ou renversées, des socles, des échelles, des palettes, des estrades... dessinent en ombre portée "les images d'une architecture". Puis le faisceau devient lui-même sculpture : "la pyramide tronquée" composée de plans aux dimensions décroissantes en matérialise le volume. Jusque là intercepteur de lumière projetée, le caisson de lumière blanche se fait source diffusante. Plus récemment, l'utilisation par Michel Verjux du projecteur de théâtre en modifiant la puissance et la couleur - lumière du jour- de "l'image" introduit de nouvelles qualités : circularité de la zone d'impact, visée tranchante des objets et structures de l'espace présent.